LES DERNIERES PAROLES DE MONSIEVR DE CHASTILLON

Tué à Charenton le Lundy huictiéme Fevrier 1649.

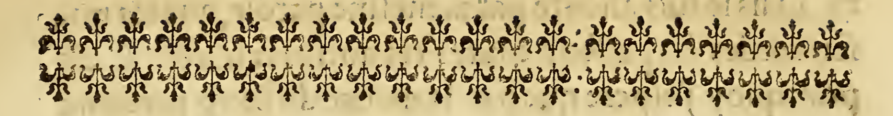


A PARIS,

Chez FRANÇOIS PREVVERAY, grande ruë de la Bretonnerie, proche la porte Saint Iacques.

M. DC. XLIX.

Auec Permißion.



LES DERNIERES PAROLES de Monſieur de Chaſtillon, tué deuant Charrenton.

C'EST le fruit des guerres Ciuiles de ruïner plus de païs en vn iour, perdre plus de monde en vne heure, que les ennemis n'en ſçauroient deffaire en pluſieurs années; nous en auõs veu, les larmes aux yeux & la triſteſſe dans le cœur, les effets ſanglants depuis peu, quand nos ennemis pour gaigner vn meſchant paſſage qu'ils vouloient perdre, ont quand & quand perdu tant de vaillants ſoldats & de genereux Capitaines. Ce fut à ce malheureux Bourg de Charenton, où nous fut tué ce jeune guerrier de l'illuſtre Famille de Coligny, race ancienne & fertile en courageux Capitaines, Monſieur de Chaſtillon que toute la France regrette, encore que ſa mauuaiſe fortune l'eut appellé du coſté du mauuais party, & qu'il ait combatant contre ſa Patrie reſpandu le ſang qu'il auoit tant de fois prodigué pour ſa deffence.

Ce ne fut pas ſans s'en repentir; & Dieu luy ayant fait cette grace de pouuoir ſe reconnoiſtre, & teſmoigner ſes reſſentiments, il mourut en proferant ces paroles:

Ieſçay, Dieu Tout-puiſſant, que ta Iuſtice eſt ſeue-

re, mais ie ſuis aſſeuré par ta meſme parole, que tes miſericordes ſurpaſſent toutes tes autres œuures. C'eſt pourquoy j'eſpere que par le merite du Sang precieux de ton bien-aymé Fils noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, tu me pardonneras mes offenſes, & que tu ne me jugeras pas en ton ire. I'ay, Seigneur, à te remercier de pluſieurs graces que j'ay receuës de ta bonté infinie, mais particulierement de ce, qu'outre le loyſir que tu me donnes maintenant pour pleurer mes pechez & recognoiſtre mes fautes, tu as daigné donner des lumieres pour me faire abjurer l'hereſie, que j'auois ſuccé auec la mammelle, & qu'il t'a plû me receuoir dans le gyron de noſtre vraye mere la ſainte Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine. Tu m'en donnes, ô grand Dieu, vn aſſez ſenſible ſouuenir, puis que ie meurs Catholique deuant le lieu que j'auois tant de fois frequenté Huguenot.

Ie meurs Catholique veritablement, mais, ô regret eternel! ie meurs les armes à la main contre ma propre Patrie, & dans le lieu où ie penſe cueillir des lauriers glorieux & verdoyants, ie ne remporte que des ſombres & funeſtes cyprés.

O grand Prince, ie n'ay pû cognoiſtre voſtre vertu ſans vous aymer, & ie n'ay pû vous aymer ſans vous ſuiure par tout; auſſi la cognoiſſance que vous auez eu de mon courage & de ma fidelité dans tant d'occaſions ſignalées, m'ont acquis vne bonne part en l'honneur de vos bonnes graces, qui m'ont obligé les yeux bandez à ſuiure voſtre fortune. Mais plût à Dieu, puis que j'eſtois attaché à vos intereſts par des liens ſi fermes qu'ils ne pouuoient eſtre rompus que par la mort, qu'el-

le

le me fut plustost arriuée ! Que n'aye-je lors respandu la derniere goutte de mon sang, quand combattant contre les ennemis de ma Patrie, je vous suiuois forçant les escadrons plus serrés, emportant d'assaut leurs villes les plus fortes: Et plût à Dieu que lors que donner vne bataille, ce vous estoit vne mesme chose que la gaigner, je fusse mort glorieux & innocent deuant que d'auoir trempé le fer dans le sang de ma Patrie, & n'eusse point flestri l'honneur de la grande reputation que j'auois acquise parmy les gens de bien.

Vous auez esté surpris aussi bien que moy; le nom du Roy faussement vsurpé par cét estranger ennemy de la France, vous a esbloüy, & pensant seruir sa Majesté, vous vous estes rendu esclaue d'vn esclaue, & executeur des passions brutales de celuy, lequel (si la fortune l'eut laissé en l'estat que luy donnoit sa naissance) vous n'eussiez pas voulu receuoir dans vostre Palais, que pour y seruir aux offices les plus vils de vostre Maison. Ie n'en puis parler sans horreur, mais je me sens obligé, Dieu m'ayant fait cette grace que de me recognoistre, de declarer icy mes derniers & veritables sentimens. Il est vray que je n'ay jamais consenty de bon cœur à cette guerre funeste, & que si j'eusse crû que mes conseils eussent eu assez de force pour la dissuader, je l'eusse fait de tout mon pouuoir. Ie fus marry de vous y voir engagé, mais vos interests m'ont tousjours esté si considerables, que je n'ay pû vous abandonner. Encor aymé-je mieux que si Dieu veut punir quelqu'vn du party que j'ay suiuy, le malheur soit tombé sur ma teste moins vtile à l'Estat, que sur celle de vostre personne, que vous exposez si souuent & si legerement pour

vne cause si injuste. Ie sçay Monseigneur, que la vertu à de la peine à se tenir en repos, que ce genereux sang qui bout dedans vos veines vous pousse à entreprendre sans cesse de genereuses actions ; mais contre vostre Patrie, & contre ce celebre Senat, qui a tousiours rendu & à vos Predecesseurs & à vous, tous les honneurs que meritent & vostre vertu & vostre naissance, contre ce Peuple qui a fait tant de feux de joye, tant d'acclamatiõs publiques, tãt de signes de resioüissances toutes les fois que vous triõphiez de nos ennemis, que vous aués autãt de fois vaincus, que vous les auez attaqués ; contre ce saint & deuot Clergé qui n'abandonnoit point le coin des Autels pour implorer le secours du Ciel, afin de vous preseruer & fortifier vos armes, lors que vo⁹ estiés dans les hazards incertains du combat. Voudriez-vous, ô grand Prince, détruire cette opulente Cité, le dernier recours de nos Roys dans les affaires desesperées, l'Escole des Vertus, la pepiniere des bõs esprits, la mere de tant de soldats qui ont combatu sous vos estendards. Voudriez-vous brûler vostre Patrie ? Voudriez-vous que par la licence effrenée de vos soldats cette grãde Ville fust pillée? Aymeriez-vous mieux que le bien de vos Citoyens tombast dans les mains des Allemãs? Pourriez-vous d'vn œil sec voir violer les femmes & les filles, qui ont tant fait de vœux & de prieres pour la prosperité de vos armes? Voudriez-vo⁹ voir profaner & brusler ces Saincts Temples, remplis de tant de trophées des despoüilles des ennemis, marque eternelle de vos victoires? De la ruïne de Paris arriueroit le sac de toute la France ; & qui y perdroit plus que vous mesme ? Paris peut-il brûler, sans brusler rien à vous ? La

Frãce peut-elle perir ſans entraiſner auec ſa ruïne celle de vos Maiſons de plaiſances, de vos Chaſteaux, de vos bois, de vos Seigneuries, de vos Duchez, & de vos Principautez? Quand Paris ſera ruïné par vous, & qu'on lira dans les Hiſtoires qu'il a eſté honnoré de voſtre naiſſance, on demandera aux ſiecles aduenir où eſt né ce grand Prince? dans le lieu qu'il a bruſlé luy-meſme. Dieu vous détourne de ces pernicieux deſſeins, Dieu faſſe perir ceux qui vous les conſeillent. Si quelque particulier a eſté ſi malheureux que de vous offencer, ayez pluſtoſt compaſſion de ſa miſere, qu'vn deſir de vengeance pour le punir; Car outre qu'il en paroiſt deſia vne aſſez grande par la ruïne & le ſac de tant de peuples innocens voiſins de cette grande Cité, prenez garde Monſeigneur que vous n'attiriez l'ire de Dieu ſur vous, vous ne commandez pas, & peut-eſtre ne ſçauez vous pas tous les ſacrileges, les meurtres, les violemens qui ſe font par la ſoldateſque qui eſt dans voſtre armée: Pour les bruſlemens, ils ne vous peuuent eſtre cachés, mais ie vous aſſeure Mõſeigneur, que de tout ce que vous voyez, & de tout ce que vous ne voyez pas, de tout ce que vous commandez ou ne commandez pas, bref de tout le mal qui ſe commet dans les armées qui combattent ſous voſtre nom, vous en rendrez compte à Dieu, exact & iuſte vengeur de ces crimes abominables, qui crient perpetuellement vengeance deuant le Throſne de ſa diuine Majeſté où ie vais rendre compte, & où vous viendrés à voſtre tour, car nul n'en eſt exempt, & meſme les teſtes couronnées & pourprées y ſeront en Eſtat priué: Là ne ſera pas le plus grand celuy qui au-

ra eu de plus grands biens & de plus grandes dignités en ce monde; mais celuy qui en aura mieux vsé, & qui les aura plus fidellement exercez. Que cecy vous touche le cœur, Mõseigneur, pẽsés à vous, vous estes François, & les heureux succés qui ont iusques à present secondé vos armes, font croire que vous estes né pour le salut de la France, & non pas pour sa ruïne.

Que si la grandeur de vostre courage ne vous peut donner du repos, si les pluyes, les neiges, les inondations, les gelées, & les autres incommoditez du Ciel que Dieu verse sur nous, pour tesmoigner que cette guerre luy est desagreable, ne peuuent retenir vostre ardeur; si les Allemans ont fait la paix, il nous reste encore des Ennemis en Italie, il nous en reste en Espagne, & nous en reste en Flandres: Reportez-y grand Prince vos armes victorieuses, allez-y triompher derechef, donnez la paix à vostre Patrie, & toutes les armes leuées contre vous seront employées pour vostre seruice. Tous ces Ducs, ces Capitaines, ces soldats, vous suiuront, & exposeront leurs biens & leurs vies pour le progrés de vos victoires. Ie mourrois sans regret si ie pouuois y retourner auec vous, & là mourir d'vne blessure qui effaçast la tache de celle que j'ay receu, & dont ie meurs auec regret, d'auoir soüillé mon bras dans les entrailles de ma Patrie.

FIN.